EXTRAITS DE « ÉTRANGERS À NOUS-MÊMES » DE JULIA KRISTEVA, Gallimard, folio essais, 1988.

Il s’agit du début du premier chapitre : « Toccata et fugue pour l’étranger »

*Étranger : rage étranglée au fond de ma gorge, ange noir troublant la transparence, trace opaque, insondable. Figure de la haine et de l’autre, l’étranger n’est ni la victime romantique de notre paresse familiale, ni l’intrus responsable de tous les maux de la cité…Étrangement, l’étranger nous habite : il est la face cachée de notre identité, l’espace qui ruine notre demeure, le temps où s’abîment l’entente et la sympathie. De le reconnaître en nous, nous nous épargnons de le détester en lui-même. Symptôme qui rend précisément le « nous » problématique, peut-être impossible, l’étranger commence lorsque surgit la conscience de ma différence et s’achève lorsque nous nous reconnaissons tous étrangers, rebelles aux liens et aux communautés.*

……………………………………………………………………………………………….

*Ennemi à abattre dans les groupes humains les plus sauvages, l’étranger devient, dans l’orbe des constructions religieuses et morales, un homme différent qui, pourvu qu’il y adhère, peut être assimilé à l’alliance des « sages », des « justes », des « naturels ». Dans le stoïcisme, le judaïsme, le christianisme et jusqu’à l’humanisme des Lumières, les figures varient de cette acceptation qui, malgré ses limites et ses défauts, demeure un rempart sérieux contre la xénophobie.*

*La violence du problème posé par l’étranger aujourd’hui tient sans doute aux crises des constructions religieuses et morales. Elle est due surtout au fait que l’absorption de l’étrangeté proposée par nos sociétés se révèle inacceptable pour l’individu moderne, jaloux de sa différence non seulement nationale et éthique, mais essentiellement subjective, irréductible. Issu de la révolution bourgeoise, le nationalisme est devenu le symptôme d’abord romantique, ensuite totalitaire, des XIXe et XXe siècles. Or, s’il s’oppose aux tendances universalistes (qu’elles soient religieuses ou rationalistes) et tend à cerner, voire à pourchasser l’étranger, le nationalisme n’en aboutit pas moins, par ailleurs, à l’individualisme particulariste et intransigeant de l’homme moderne.*

*Mais c’est peut-être à partir de la subversion de cet individualisme moderne, à partir du moment où le citoyen-individu cesse de se considérer comme uni et glorieux, mais découvre ses incohérences et ses abîmes, ses « étrangetés », en somme, que la question se pose à nouveau : non plus de l’accueil de l’étranger à l’intérieur d’un système qui l’annule, mais de la cohabitation de ces étrangers que nous reconnaissons tous être.*